

# L'esprit Franciscain

## Jean Lacoste

Le 3 août 2013, à l'occasion du Centenaire de la naissance de Max-Pol Fouchet, l'Association des amis de Max-Pol Fouchet organisait à Vézelay, une journée d'études ayant pour thème « Max-Pol Fouchet et l'esprit Franciscain ». Nous présentons ici, avec l'aimable autorisation de Marianne Fouchet, l'intervention de Jean Lacoste qui a fait se rencontrer dans une communauté d'esprit et de lieu, Max-Pol Fouchet et Romain Rolland.

Max-Pol Fouchet, dans une étude de 1955 sur le peintre abstrait Roger Bissière, indique que ce dernier « a été inspiré par saint François d'Assise » dans une série de bois gravés. « Une telle rencontre surprendra-t-elle ? » se demandait-il. Max-Pol Fouchet veut voir dans cette référence à saint François la manifestation d'une nouvelle réconciliation avec le monde, avec la nature, avec le Grand Pan, voire avec Dionysos... Dans cette lecture originale, saint François, « homme nouveau », viendrait, au XIII<sup>e</sup> siècle, couronner de pampres la sévérité du christianisme ; il poserait des fleurs à côté du pain sur la table des pèlerins d'Emmaüs, selon la belle formule de Max-Pol Fouchet – « Illustrant le *Poverello* – dit-il –, Bissière n'illustre pas une légende dorée. Il nous restitue l'or persistant au fond de l'humble et du simple, le rayon qui s'entrevoit si l'on ferme les yeux, si l'on ouvre l'âme. »<sup>1</sup>

« Rencontre » ? Plus que cela. Interpellation. Tous les écrivains de Vézelay, à des degrés divers et selon des modalités différentes, ont été « interpellés » par la foi chrétienne, par la permanence de cette foi qui a bâti la basilique, interpellés par cette foi qui n'a cessé d'entrer en conflit avec la raison par ses dogmes, mais qui n'a pas cessé non plus de séduire par l'immense trésor de ses visions, de ses paraboles, de ses légendes, de ses récits, tels qu'ils s'incarnent, par exemple, dans les chapiteaux de la basilique.

Et interpellés, ils le sont plus encore par un lieu de la ville, et par une présence, modeste, par « l'esprit d'un lieu », la Cordelle, au pied de la colline. Première implantation franciscaine en France, au début du XIII<sup>e</sup> siècle avec, cela ne s'invente pas, le frère Pacifique.

Les éléments de la foi franciscaine séduisent, y compris dans les rangs de ceux qui n'ont pas la foi : Max-Pol Fouchet, exemplairement, comme le montre Christian Limousin, mais aussi Jules Roy – plus intéressé par les croisades, il est vrai, dans *Vézelay ou l'amour fou* –, Maurice Clavel à Asquins, le plus proche sans doute (et pas seulement géographiquement) de l'esprit de la Cordelle : tous, un peu hérétiques, hétérodoxes, ont été interpellés. « Interpellés » : cela ne veut pas dire convertis ou conquis ; il s'agit d'une relation critique, tendue, d'un étonnement, d'un questionnement : d'où vient cette « force de rupture » de la foi franciscaine, cette authenticité dont on ne crée pas toujours les princes de l'Église ?

### Rolland à la Cordelle

Cela est tout particulièrement vrai de Romain Rolland, dans les années 38-44. On trouve dans le *Journal*, en février 1939, une première mention de saint François, parmi d'autres fondateurs d'ordre<sup>2</sup>, dans un article au ton exalté qui se veut un « acte de reconnaissance d'un homme d'Occident à Gandhi » Rolland célèbre Gandhi, à cette date, tout en rejetant la non-violence dans le contexte de l'Europe menacée par la guerre. L'éloge dissimule ici une critique. Rolland, à cette époque, cantonne la non-violence dans les couvents ; face à Hitler, son heure, l'heure de Gandhi, a passé. C'était poser implicitement la question de l'idéal, de la foi et de l'action.

Rolland, toutefois, n'évoque qu'une première visite à la Cordelle, le 20 août 40, après la défaite. Notons que Max-Pol Fouchet, à l'époque, vient d'écrire à Alger son admirable éditorial de la revue *Fontaine* : « Nous ne sommes pas vaincus ». Rolland note : – « *Mardi 20 août*. – Couvert, le matin. Très beau ensuite. – Je vais, avec Madeleine, à la croix de saint Bernard<sup>3</sup>. Grandeur, simplicité, beauté du site et du monument (avec une grande croix noire de bois sur des blocs erratiques). Le sentier rocailleux, qui part d'une brèche dans les grandes murailles, dévale entre les haies et les murs. La croix s'élève dans une clairière parmi les hautes herbes, les menthes, les mûres et les prunelles. À quelques pas, un petit oratoire fran-

1. Max-Pol Fouchet et les arts plastiques, Éditions universitaires de Dijon, p. 218.2

2. Saint Bruno, fondateur de l'ordre des chartreux (1035-1101), saint Bernard qui prêcha la Deuxième croisade en 1146 et saint François (v. 1181-1226).

3. Au lieu-dit la Cordelle, au pied de Vézelay.

ciscain (le premier de France), abandonné, muré. – Indigne oublié par l'Église de ses souvenirs de gloire. La dalle tombale de frère Pacifique<sup>4</sup> est chez un notaire d'Asquins et sert de banc. – Rencontré, sur le chemin de retour, Henri Petit, qui nous dit que le général des franciscains a voulu acheter l'oratoire à la famille de Chastellux, qui a refusé pour complaire aux bénédictins jaloux. »

Le lieu est ici un symbole fort : il associe saint Bernard, qui, en cet endroit même, a prêché la Deuxième croisade en 1146, à saint François, actif un siècle plus tard : l'esprit de combat et l'esprit de paix, la croisade et l'humilité, l'action efficace et la pure foi évangélique ... Associer les deux ? Est-ce possible ?

Rolland est, à l'évidence, sensible au lieu, au paysage, à l'esprit d'un lieu qui marie nature et spiritualité. À la date du 22 avril 1941 : « C'est la plus belle journée de printemps. Elle me donne la force de faire, en compagnie de Jeanne Mortier, le chemin de ronde en entier. (...) C'est vraiment un admirable pays, et le chemin est merveilleux, une allée des fées. Tous les buissons étaient fleuris, mais les grands arbres seulement en bourgeons. Je suis ravi surtout par la partie du chemin, qui va de la magnifique Porte neuve au pied de la Grande terrasse, et particulièrement par l'avancée du promontoire, en face d'Asquins, au-dessus de la croix de bois de saint Bernard et du petit oratoire franciscain<sup>5</sup>. Des lieux sacrés. Est-ce concevable que la France – que l'Église les aient, jusqu'à présent, négligés ? Il n'en est pas de plus saint, pour la grandeur des souvenirs, et des plus beaux par l'harmonie et la pureté des lignes. La perspective sur Asquins et l'arrière-plan des collines entrouvertes est composée par un Poussin, lumière de Claude Lorrain. »

### Les années d'apprentissage

Pour comprendre la signification que peut avoir la Cordelle pour Romain Rolland, il faut remonter en arrière, à ses années de formation à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Rolland vient d'une « famille chrétienne », c'est-à-dire une mère très pieuse, et un père indifférent. Un tel message ambigu facilite chez l'adolescent le rejet de toute religion établie, en même temps qu'il assure un attachement sentimental au catholicisme de son enfance, de sa mère.

Dans ses années d'étude, c'est surtout Renan qui exerce sur Rolland une influence considérable ; l'auteur de la *Vie de Jésus* est un critique sévère du christianisme. Dans un entretien qu'il a avec lui, le 26 décembre 1886, Renan assène des propos sans nuances :

« Le christianisme a été une gêne terrible pour l'esprit humain c'est lui qui a causé la nuit du Moyen Âge,

où l'humanité a failli rester : ces massacres, cette ignorance, cette bêtise. »

Même s'il adhère durablement à la vision du progrès de Renan, à son idée d'une marche en avant de l'humanité, Rolland exprime un besoin de spiritualité diffus, une insatisfaction devant le triomphe de la science positive et le « petit rire sans bonté » de Renan. Cette insatisfaction est aussi celle de toute une génération, celle de Péguy, de Gide, d'André Suarès, de Barrès, de Francis Jammes. Claudel a bien vu cela dans sa préface à la correspondance Rolland-Louis Gillet, Claudel pour qui « l'Univers bourgeois et pédagogique, le préau qui servait aux lourds débats des scientifiques, des naturalistes et des sceptiques Zola, Taine, Renan, Anatole France, était devenu inhabitable. »<sup>6</sup> Les références de Rolland, quand il est élève de l'École normale supérieure dans les années 1880, sont d'abord esthétiques et philosophiques : Wagner, Tolstoï, Renan, je l'ai dit, et surtout Spinoza.

Dans *L'éclair de Spinoza* (un texte de 1924, d'abord publié dans une revue d'Asie, *Prabasi*, par son ami le professeur Kalidas Nag et repris dans *Le Voyage intérieur* de 1942), Rolland a raconté ce qu'a représenté pour lui, jeune homme, vers 16-18 ans, la lecture de Spinoza.

Le philosophe juif du XVII<sup>e</sup> siècle, disciple de Descartes, développe par un raisonnement déductif, *more geometrico*, dans l'*Éthique*, une vision panthéiste : *Deus, sive Natura*. Pour lui, la pensée et la matière (l'espace) ne sont que deux attributs de la divinité, deux modes d'un divin impersonnel. La raison seule doit et peut guider vers la béatitude. Rationalisme et panthéisme vont nourrir la réputation d'athéisme qui s'attachera au philosophe... notamment dans l'Allemagne du XVIII<sup>e</sup>, lors d'une fameuse « Querelle du panthéisme ».

Dans les années 1880, l'adolescent Rolland, arrivé depuis peu à Paris, a connu « un désespoir mortel » qui l'a sans doute conduit au bord du suicide : il a été, dit-il, le « compagnon de Hamlet », mais la découverte de la philosophie à Louis-le-Grand, le plaisir d'un certain jeu avec les concepts abstraits provoquent chez lui une puissante et salvatrice « métamorphose ». Il se plaît dans le « majestueux jardin muré » de la pensée cartésienne, mais c'est avec Spinoza qu'une brèche s'ouvre (comme avec les présocratiques, notamment Empédocle). Certes il ne se retrouve pas entièrement dans le strict rationalisme de son « vieil ami Spinoza », de « maître Benoît », mais Spinoza reste pour lui « sacré » ; il a, dit-il, trouvé un refuge dans l'*Éthique*.

Plus qu'un refuge, c'est un « éclair », une extase, une révélation, celle de la Vie universelle ; « Le Soleil blanc de la substance » qui englobe tout, qui réunit

4. Frère Pacifique, envoyé de saint François d'Assise en mission en France.

5. La Cordelle, au pied de la colline, où se sont installés au XIII<sup>e</sup> siècle les premiers franciscains menés par frère Pacifique, est, pour Rolland, « le lieu le plus sacré de la colline de Vézelay », un « coin de terre, où règnent le calme de la nature et la sérénité du *poverello* » (lettre aux Bouillé du 3 novembre 1940).

6. Rolland exprimera la « tragédie de la foi » dans trois pièces, dont la première Saint Louis, 1897, évoque « l'exaltation religieuse » des croisés. À contre-courant, prophétiquement.

dans une même réalité monde physique et monde de la pensée : *Deus sive natura*, identification audacieuse de la nature à Dieu.

« C'est – écrit Rolland – la réponse à l'énigme qui m'étreint depuis l'enfance, à l'antinomie accablante entre l'immensité de mon être intérieur et le cachot de mon individu qui m'humilie et qui m'étouffe. » « Tout ce qui est, est en Dieu ». L'adolescent, qui étouffe dans son corps fragile, découvre, grâce à cette pensée de la substance, l'immensité de l'être : « l'Océan » de l'être – une image pour lui essentielle – « un monde dont aucune caravelle ne peut faire le tour ».

En même temps il devine en lui-même, dans ses « sensations » musicales, affectives, esthétiques, dans ses connaissances, une voie d'accès à cette Éternité ; il n'est plus seul ; il entrevoit une réconciliation entre son moi individuel et le Tout de l'univers cosmique et humain. Il cite notamment la page magnifique de Spinoza, dans la *Réforme de l'entendement*, sur la joie et le rire : « Plus nous avons de joie, et plus nous avons de perfection... User des choses de la joie et en jouir autant que possible... Se réunir aux autres et tâcher de les unir – car tout ce qui tend à les unir est bon – s'efforcer de partager sa joie avec les autres, s'unir en pleine connaissance avec toute la nature. »

Ce que Rolland découvre dans les pages de Spinoza<sup>7</sup>, c'est surtout le lien fraternel avec l'humanité, avec tous les êtres humains, c'est l'exaltation collective, le *Seid umschlungen, Millionen*, « soyez embrassés, millions », de l'*Ode à la joie* de Schiller qui termine la IX<sup>e</sup> symphonie de Beethoven. Rolland, lui si solitaire, pense que, par l'art, par la musique, (et, plus tard, par l'action politique), il peut entrer en communion fraternelle avec des millions d'autres personnes. Une communauté invisible et pourtant présente. Source de joie.

C'est par cette fraternité qu'il rejoint le franciscanisme.

### La religion de Rolland

N'oublions pas, quand il s'agit de définir la « religion » spinoziste de Rolland, un élément. Dans les années vingt, contre Freud qui critique « l'illusion religieuse » dans *L'Avenir d'une illusion* et dans *Malaise dans la civilisation*, Rolland défend la validité du « sentiment océanique », irréductible à une simple névrose, et véritable noyau authentique, selon lui, de toute religiosité. Puis, dans ses écrits sur l'Inde et l'hindouisme dans les années vingt, il tente un rapprochement entre mystique indienne et mystique européenne (celle de maître Eckhart), notamment dans sa *Vie de Vivekananda et l'évangile universel* de 1930. Il insiste en particulier sur un point : le lien entre la foi et l'action auprès des autres hommes : la vraie liberté, la vraie religion réside là, dans l'union de la foi et de

l'action, et non la simple contemplation. L'action, pour la foi, passe par l'exemple donné aux autres...

Pour Rolland, quand il s'installe à Vézelay, le franciscanisme est la synthèse audacieuse, malmenée, de la foi et de l'action, qui s'incarne d'abord dans un lieu. À la suite de sa visite d'avril 41, il note sur la Cordelle des renseignements qu'il emprunte à un ouvrage du doyen de la basilique, Despigny.

« Arrivés en 1217 (partis d'Assise en mai), frère Pacifique du Picenum, premier Provincial de France, délégué par saint François, et son compagnon frère Louis s'établissent dans un petit ermitage dédié à saint Fiacre, voisin de l'église Sainte-Croix, érigée en souvenir de la Deuxième croisade<sup>8</sup>. En 1219, ils obtiennent de l'abbé de Vézelay la jouissance de cette église. Mais ils sont bientôt jaloués par les bénédictins de la Madeleine, dont l'opulence contraste avec la pauvreté, vite populaire, des moines mendiants. En 1230, l'abbé fait détruire leur modeste construction et veut les expulser. Le différend est porté à Rome. En 1232, l'église Sainte-Croix et ses dépendances leur sont concédées. Ils décident de bâtir un couvent, aidés par le comte de Chastellux, qui se déclare leur protecteur. »

Rolland détaille ensuite les malheurs et les vicissitudes qui frappent les franciscains, les « cordeliers » de Vézelay : ils sont abandonnés pendant la croisade à laquelle participe leur protecteur, le comte de Chastellux. Puis en 1390 un incendie détruit le couvent. En 1481, la guerre dévaste ce qui a été rebâti ; au XVI<sup>e</sup> siècle les protestants massacrent les moines et rasant les bâtiments. Les cordeliers reviennent, mais l'église n'est rebâtie qu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. À la Révolution, il ne reste plus qu'un cordelier et si pauvre que, pour vivre, il doit vendre jusqu'à la charpente et au carrelage de l'église (1790). Le couvent et ses dépendances sont vendus à un marchand de Vézelay. Après la Révolution, le comte de Chastellux fait racheter l'emplacement, et édifier par son architecte – un parent de Rolland – une chapelle recouvrant le caveau détruit, et rappelant les souvenirs de la Deuxième Croisade.

« Résilience », dirait-on aujourd'hui, du franciscanisme, toujours présent à Vézelay malgré les vicissitudes... Ce qui ne peut que conforter la notion de « lieu »... Pour Rolland, le franciscanisme, malgré ses malheurs, apporte un message de foi et d'action, foi et action étant indissolublement mêlées dans sa pensée ; il refuse la simple contemplation hors du monde – il en fera le reproche à un jeune carme qui lui rend visite – comme il condamne l'action politique sans perspective ; il ne se retrouve ni chez les princes machiavéliens ni chez les moines éloignés du monde...

Ce souci de la fraternité concrète, cette recherche d'une foi qui débouche sur l'action, d'une action qui ne soit pas détachée d'une foi, expliquent sans doute l'intérêt qu'il a porté – lui si peu tenté par le matéria-

7. Un texte daté de 1888 – Rolland a alors 22 ans, il est encore élève de l'École normale – intitulé *Credo quia verum* (en écho provocateur au *credo quia absurdum* attribué à saint Augustin) résume et détaille cette pensée originale

8. La Deuxième croisade, prêchée en 1146 par saint Bernard de Clairvaux, sur ordre du pape Eugène III, à Vézelay, après la chute d'Édesse.

lisme, fût-il dialectique – au communisme sous sa forme « religieuse », stalinienne

Ils expliquent aussi, au plus profond de lui-même dans l'été 39, sa répulsion devant la *Realpolitik* de Staline, devant le cynisme du pacte germano-soviétique.

### Pour ne pas finir

Que dire en conclusion ? Si Rolland admire saint François, son ami Claudel, qui lui rend fréquemment visite dans ces années-là, apprécie peu le saint italien, sa *gentilezza*, et son éloge de la pauvreté. A-t-il visité la Cordelle ? Je ne sais.

En revanche Claudel a visité à une époque, avec enthousiasme, « ce délicieux petit couvent franciscain de Fiesole [le convento di San Francesco, qu'évoque aussi Camus dans « Le désert » de *Noces*] qui – dit-il – lui a donné accès au cœur même de saint François et a réparé le dégât fait à cette admirable figure par tant de livres d'une sentimentalité écœurante et frelatée. »<sup>9</sup>

Reste, en effet – Claudel a raison – la radicalité de saint François dans l'imitation du Christ *sine glossa*, les stigmates, le rapport au Christ crucifié. Quelque chose qui, de l'extérieur, demeure inassimilable, incompréhensible. Comme l'écrit Claudel dans son Discours de réception à l'Académie française de décembre 1946, discours qui salue Louis Gillet, auteur de l'*Histoire artistique des ordres mendiants* et qui accorde une large place à Rolland :

« Ce qui est l'entaille même de ces ordres enflammés – il parle des franciscains et des dominicains –, c'est ce feu que saint François cœur à cœur et corps à corps a puisé directement au crucifix, c'est cette torche que le chien héraldique de saint Dominique promène entre ses dents. »<sup>10</sup> Claudel associe, comme Louis Gillet, les frères prêcheurs, les *Domini canes*, les « chiens du seigneur », en noir et blanc, et les frères mineurs, par leur sens de l'action et de la conquête missionnaire.

Par-delà les convergences entre Rolland et l'esprit

franciscain (autour de la notion de fraternité, de la foi en action), demeurent cependant de profondes divergences qu'on ne peut passer sous silence. Et d'abord la transcendance divine : au cœur du christianisme se trouve un Dieu personnel et extérieur au monde créé, alors que Rolland demeure fidèle, *malgré tout*, à une forme de panthéisme qui identifie Dieu à l'Être, à la nature et aux âmes de toute l'humanité.

Claudel, là encore, a bien perçu cette « entaille », cette divergence quand il écrit à Rolland le 6 juin 1942 : « un esprit comme le vôtre n'est pas fait pour être immergé, submergé dans quoi que ce soit de créé, fût-ce la nature, fût-ce la musique ! La nature n'est pas notre mère, c'est notre sœur » : c'est ce qu'il appelle, dans une conférence sur Francis Jammes (*Œuvres en prose* p. 552), « une disposition d'esprit franciscaine ». Il y a là une vraie tension avec le panthéisme de la vie universelle, la religiosité cosmique du « sentiment océanique » chez Rolland.

Rolland rejette aussi – comme Péguy, semble-t-il, et avec horreur – le péché, la notion de damnation et de rédemption, et celle d'enfer. Cet enfer dont Claudel le menace s'il ne se convertit pas *in extremis*...

Reste la question de la foi : dans une page-bilan du début 1942, qui porte sur la conversion de Macha, les conversations avec Claudel, les lectures des théologiens, Rolland note ceci : « Je ne nie point, je dis "peut-être" ». Mais « Dieu, s'il existe, m'a donné le premier devoir de loyauté. » S'il y a quelque chose de divin dans l'homme, « c'est cette honnêteté même de l'esprit » qui lui interdit de prétendre avoir une foi qu'il ne possède pas... Nous en resterons, si vous le voulez bien, à ces points de suspension et cette revendication d'honnêteté.

juillet 2013

*Jean Lacoste est écrivain et philosophe.*

9. Il s'agit d'une conférence à Florence sur « La philosophie du livre », en mai 1925 (*Œuvres en prose*, Pléiade, Gallimard, p. 69).

10. *Œuvres en prose*, Pléiade, Gallimard, p. 637.